

127. G. 117  
**HENRI IV**

**ET**

**D'AUBIGNÉ,**

**COMÉDIE**

**EN TROIS ACTES ET EN PROSE,**

Par **MM. DE ROUGEMONT** et **RENÉ-PERRIN,**

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre  
de l'Odéon, le 28 Avril 1814.*

*o Büdingfeld*

---

**PRIX : 1 F. 50 C.**

---

**PARIS,**

**Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre,  
boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.**

~~~~~  
**Imprimerie de DELAGUETTE, rue Saint-Merry, N°. 22.**  
~~~~~

**1814.**

**128758-B**

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

<b>HENRI IV</b> , . . . . .	<b>M. CLOZEL.</b>
<b>D'AUBIGNÉ</b> , . . . . .	<b>M. THÉNARD.</b>
<b>Le Chancelier DE BIRAGUE</b> , . . . . .	<b>M. ÉDOUARD.</b>
<b>M. DE LA ROCHEFOUCAULT</b> , . . . . .	<b>M. MARS.</b>
<b>SUZANNE DE LEZEY</b> , sa Nièce, . . . . .	<b>M<sup>lle</sup>. FLEURY.</b>
<b>DAMPIERRE</b> , jeune Seigneur, . . . . .	<b>M. PÉLICIER.</b>
<b>THÉODORE</b> , Page, . . . . .	<b>M<sup>lle</sup>. DESBORDES.</b>
<b>LAHYRE</b> , Valet de d'Aubigné, . . . . .	<b>M. FUSIL.</b>
<b>MICHEL</b> , Paysan, . . . . .	<b>M. ARMAND.</b>
<b>NICOLE</b> , vieille Paysanne, . . . . .	<b>M<sup>me</sup>. DESCUILLER.</b>
<b>Seigneurs et Dames de la Cour, Paysans et Paysannes, Soldats.</b>	



---

# HENRI IV

## ET

# D'AUBIGNÉ.

---

---

ACTE I<sup>er</sup>.

Le Théâtre représente une des Salles du Palais  
du Roi.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

THEODORE.

**L** Roi ne doit pas tarder à paraître ; achevons de ranger ces papiers. Qu'il est doux de servir un si bon prince!... Ah! M. d'Aubigné, mon protecteur, avait bien raison de le dire.... il ne faut approcher le Roi qu'un instant pour l'aimer toute la vie!.... Depuis un mois que j'ai l'honneur d'être au nombre des pages de sa majesté, que d'actions nobles je lui ai vu faire! que de bienfaits il répand autour de lui! brave et franc avec les hommes, sensible et galant avec les femmes, bon avec tous; si celui-là ne tourne pas la tête à ses sujets ils auront bien du bonheur!... Mais on vient.... c'est le Roi et M. de Birague!...

*( Il les salue profondément et sort. )*

---

SCÈNE II.

HENRI, le Chancelier DE BIRAGUE.

LE CHANCELIER.

Le duc de Biron le sollicite.

HENRI.

Cet acte de rigueur serait une injustice.

LE CHANCELIER.

Sire, il est nécessaire.

HENRI.

Mais dites-moi donc, chancelier, ce que lui a fait ce pauvre d'Aubigné?

LE CHANCELIER.

Sire, l'ignorez-vous? il s'est permis des vers satyriques.

HENRI.

Cela devait être!... il n'en sait pas faire d'autres.

LE CHANCELIER.

Cette excuse....

HENRI.

C'est son genre. M. de Birague, vous attachez à cela beaucoup trop d'importance....

LE CHANCELIER.

Sire, je parle au nom de l'un de vos plus braves généraux, au nom de la Reine-mère.

HENRI.

Qu'ils m'imitent et qu'ils sachent apprécier un sujet fidèle. D'Aubigné m'a-t-il moins épargné qu'eux? Dernièrement encore sur une faveur que je lui accordai, sur le don de mon portrait, n'a-t-il pas fait une épigramme? Ce qui comblerait les autres d'honneur et de joie excite sa verve satyrique.

LE CHANCELIER.

Quoi, sire, vous avez souffert?

HENRI.

Lui-même m'a remis ses vers.

LE CHANCELIER.

Et vous en avez été?...

HENRI.

Très-content,

LE CHANCELIER (étonné).

Très-content!

HENRI.

Oui : et quand vous les connaîtrez, je suis sûr que vous serez de mon avis.

LE CHANCELIER.

Sire, dois-je ?

HENRI.

Vous devez auprès de moi quitter le masque de courtisan ; vous le reprendrez en entrant chez la Reine.

LE CHANCELIER.

J'écoute.

HENRI.

Voici comment le brave d'Aubigné s'exprima en recevant mon portrait.

Ce Prince est d'étrange nature,  
Je ne sais qui diable l'a fait ;  
Ceux qui le servent en effet,  
Ils les récompensé en peinture.

Comment se fâcher contre l'homme qui aujourd'hui plaisante son Roi et demain versera tout son sang pour lui.

LE CHANCELIER.

Vous l'excusez ?...

HENRI.

Ce n'est pas tout encore ; hier, couché dans ma chambre avec Laforce, et me croyant endormi, ne disait-il pas que j'étais le plus ingrat mortel qu'il y eût sur la face de la terre... Laforce qui ne l'entendit pas, lui demanda ce qu'il disait ; alors je pris la parole et répétai tout haut et mot à mot ses propres expressions. Je l'effrayai beaucoup !... mais il en fut quitte pour la peur, et je le traitai le lendemain comme à l'ordinaire.

LE CHANCELIER.

Sire, comment pouvez-vous tolérer une pareille insolence ?

HENRI.

Eh ! M., il a tant de fois exposé sa vie pour moi... Partout il a suivi mes pas, et partout il a fait des prodiges de valeur. Oubliez-vous la résistance courageuse qu'il opposa à Villars ? les services sans nombre qu'il rendit au trône en préparant les provinces de Guyenne, de Périgord, de Poitou, de Normandie et d'Artois à soutenir la guerre en se rangeant sous mes drapeaux ? Sans la présence d'esprit qu'il déploya à Fervaques, ma perte était certaine.

LE CHANCELIER.

J'en conviendrai ; mais son caractère...

( 6 )

HENRI.

Je sais qu'il est malin.

LE CHANCELIER.

La cour le trouve médisant.

HENRI.

Il m'aime.

LE CHANCELIER.

Cela lui donne-t-il le droit d'outrager impunément la Reine et le maréchal qui a constamment servi les intérêts de votre majesté.

HENRI.

Je gage, chancelier, que vous ne pardonnez pas à d'Aubigné l'épigramme qu'il fit il y a quelque temps contre vous, et que vous partagez l'inimitié de la Reine.

LE CHANCELIER.

Une épigramme contre moi?....

HENRI.

Si vous ne la connaissez pas, je puis vous l'apprendre ; elle est d'ailleurs sue de toute la cour.

LE CHANCELIER.

Sire...

HENRI.

La voici, mot pour mot ; le tour en est original.

Tels sont les faits des hommes que les dits ;  
Le Roi dit bien d'autant qu'il sait bien faire,  
Son chancelier est bien tout le contraire,  
Car il dit mal et fait encore pis.

LE CHANCELIER.

Sire, c'est une calomnie.

HENRI.

Eh ! non , c'est une épigramme.

LE CHANCELIER.

Enfin que dirais-je à la Reine ? Sire, bannirez-vous de votre cour un sujet dangereux ?

HENRI.

Je n'aime pas les exils, je l'avoue ; ne vaudrait-il pas mieux le gronder et puis lui pardonner.

LE CHANCELIER.

Sire, cette faiblesse....

( 7 )

H E N R I .

Quand je pardonne , je cède à mon penchant.

L E C H A N C E L I E R .

Il faut savoir y résister.

H E N R I .

Pourquoi donc se priver d'un vrai plaisir de Roi ?

L E C H A N C E L I E R .

Qui veut régner doit inspirer la crainte.

H E N R I .

Qui veut régner doit inspirer l'amour.

L E C H A N C E L I E R .

Sire , au nom de votre propre intérêt , j'ose vous supplier de vous rendre à mes avis , aux vœux de la Reine-mère ; l'état toujours divisé réclame tous vos soins ; vos ennemis sont nombreux , de puissans intérêts vous engagent à ménager la Reine , vous connaissez son caractère impérieux !... Un refus peut l'aigrir , l'engager à se venger elle-même.

H E N R I .

Eh ! qui sait jusqu'où elle porterait sa vengeance !... Peut-être !... d'Aubigné !.. oui M. , oui , j'exilerais d'Aubigné , et aujourd'hui même sa disgrâce sera publique.

L E C H A N C E L I E R . ( à part ) .

Nous serons tous vengés.

---

### S C E N E I I I .

LE ROI , LE CHANCELIER , THEODORE ,  
Pages , Seigneurs .

T H É O D O R E .

Sire , le conseil assemblé par vos ordres , attend la présence de votre majesté .

H E N R I .

Je m'y rends . M. le chancelier , retournez auprès de la Reine et dites-lui que pour satisfaire à ses desirs , je me suis imposé le sacrifice le plus pénible pour mon cœur .

( Le Roi sort avec les personnes de sa suite . )

## SCÈNE IV.

LE CHANCELIER (*seul*).

Une fois notre censeur éloigné de ces lieux, je réponds de la durée de son exil. Au sein même de la cour, il conserve toujours la franchise austère d'un soldat, et cette franchise portée jusques à la rudesse est l'arme la plus dangereuse avec laquelle il puisse nous atteindre. Le Roi s'est avec peine déterminé à le punir, mais une fois tombé dans la disgrâce, je me charge de l'éloigner à jamais du trône. (*Il aperçoit d'Aubigné.*) Le voici.

## SCÈNE V.

## LE CHANCELIER, D'AUBIGNÉ ET LAHYRE.

LE CHANCELIER.

Salut au favori du Roi.

D'AUBIGNÉ.

Dites à son ami le plus vrai.

LE CHANCELIER.

L'amitié des souverains ressemble à la faveur : elle est trompeuse et passagère comme elle.

D'AUBIGNÉ.

L'amitié du Roi est pure comme son cœur, noble comme ses actions, éternelle comme sa gloire

LE CHANCELIER.

Ce sentiment vit de soins et d'égards, et vous avez souvent manqué à ceux que vous deviez au Roi.

D'AUBIGNÉ.

M. le chancelier, je fais aujourd'hui une mauvaise épigramme, demain je gagne une bataille.

LAHYRE (*à part*).

Et plutôt deux qu'une.



( 9 )

D'AUBIGNÉ.

Celui qui flatte les rois les trompe ; celui qui les censure,  
les aime.

LE CHANCELIER.

A la cour on se lasse de tout, même des épigrammes ;  
et plus la faveur a été grande, plus la chute devient humiliante.

D'AUBIGNÉ.

Tous les courtisans devraient se pénétrer de cette vérité,  
M. le chancelier.

LE CHANCELIER.

Vous aussi, M. d'Aubigné, vous pourriez en faire l'expérience : un instant suffit quelquefois pour amener de  
gands changemens.

D'AUBIGNÉ.

M. de Biragne, le Roi aurait-il disposé de votre chancellerie ?

L'HYRE (à part).

C'est cela !

LE CHANCELIER.

Le Roi sait apprécier le mérite.

D'AUBIGNÉ.

Je n'ai donc rien à craindre.

LE CHANCELIER.

Je desire que vous conserviez long-temps cette opinion.

D'AUBIGNÉ.

Je compte ne la perdre jamais.

LE CHANCELIER.

C'est au temps à nous apprendre si vous vous trompez ;  
mais quelle que soit sa bonne ou mauvaise fortune, j'espère  
que M. d'Aubigné me fera l'honneur de me compter parmi  
ceux....

D'AUBIGNÉ.

Que sa présence à la cour gêne un peu.

LE CHANCELIER.

Vous penseriez !

D'AUBIGNÉ.

Eh ! mon dieu, pourquoi vous en cacher ; j'estime les  
gens qui me détestent ouvertement.

*Henri IV et d'Aubigné.*

LE CHANCELIER.

Monsieur!...

D'AUBIGNÉ.

A la cour comme dans les camps, j'aime à voir l'ennemi en face; je fais la guerre avec loyauté.

LE CHANCELIER.

Trop de franchise nous perd.

D'AUBIGNÉ.

Et c'est ce qui m'arrivera, n'est-ce pas? eh! bien je m'en console d'avance en pensant que vous êtes à l'abri d'un pareil malheur.

LE CHANCELIER.

M. d'Aubigné, la causticité a ses bornes; je souhaite que vous n'appreniez jamais à vos dépens qu'on ne peut les franchir impunément, et que tôt ou tard les grands peuvent se lasser d'être l'objet de nos railleries. Sans adieu, M. d'Aubigné.

D'AUBIGNÉ.

Sans adieu, M. le chancelier, ( Il sort. )

---

SCÈNE · V I.

D'AUBIGNÉ, LAHYRE.

D'AUBIGNÉ.

M. le chancelier ne me fait pas l'honneur de m'aimer beaucoup.

LAHYRE.

Hector son valet me déteste cordialement.

D'AUBIGNÉ.

Il connaît ma franchise; il la redoute.

LAHYRE.

Il me craint!

D'AUBIGNÉ.

La vérité effraye les courtisans, et M. de Birague a encore sur le cœur certaine épigramme...

LAHYRE.

Hector a encore dans les oreilles le refrain de ma chanson morale, sur la probité des valets de chambre.

D'AUBIGNÉ.

Mais tant que je vivrai je ne cesserai de signaler et de livrer à l'indignation publique les ennemis de mon Roi, et je braverai avec courage les dangers auxquels elle m'expose.

LAHYRE.

Moi, j'éviterai avec soin les récompenses.

D'AUBIGNÉ.

On approche ; c'est le roi!.. quel air de franchise et de bonté se peint dans ses traits!... à sa joie je parierais qu'il vient de faire, ou qu'il médite une bonne action!

## SCÈNE VII.

HENRI, D'AUBIGNÉ, LAHYRE,  
THEODORE, Pages, Seigneurs.

HENRI (*aux seigneurs*).

Oui, messieurs, cette loi doit assurer le bonheur de mon peuple... mon devoir me prescrivait d'en agir ainsi. Est-il une plus noble, une plus belle ambition que de savoir modérer sa vengeance quand elle n'est pas juste, et de vouloir conserver sa conscience et son honneur, plutôt que de se rendre maître d'une couronne par d'indignes moyens. Les diadèmes qu'on acquiert ainsi ne sont pas des marques de gloire sur le front de celui qui les porte; ce sont des signes d'infamie. Vous ici, d'Aubigné?

D'AUBIGNÉ. ●

Sire, j'attendais votre retour avec impatience. Habitué à partager vos périls et vos plaisirs, je maudissais le sort qui m'avait si long-temps éloigné de mon Roi.

HENRI.

Ne vous réjouissez pas, d'Aubigné, l'instant qui nous réunit doit nous séparer.

D'AUBIGNÉ.

Eh! quoi?

HENRI.

Vous avez des ennemis.

D'AUBIGNÉ.

Ce sont les vôtres.

HENRI.

Vous auriez dû les ménager davantage.

D'AUBIGNÉ.

Mes ennemis peuvent me perdre, mais non me ravir l'amitié de mon maître.

HENRI (*à part*).

Heureuse confiance!

D'AUBIGNÉ.

L'estime de mon Roi est le seul rempart que j'opposerai à la calomnie.

HENRI.

(*A part.*) Qu'il m'en coûte de l'affliger! (*Haut.*) La Reine-mère se plaint de vous.

D'AUBIGNÉ.

De moi!

HENRI.

Vous oubliez trop souvent le respect que vous lui devez.

D'AUBIGNÉ.

Sire...

HENRI.

Depuis plusieurs jours elle sollicite votre exil!.. Le maréchal de Biron se joint à elle.

D'AUBIGNÉ.

Mon exil!..

HENRI.

Et je n'ai pu me refuser à leurs sollicitations.

D'AUBIGNÉ.

Quoi, sire, vous me sacrifiez.

HENRI.

D'Aubigné, vous quitterez aujourd'hui la cour pour n'y reparaitre que lorsque je vous y rappellerai.

THÉODORE (*à part*).

Se peut-il?

D'AUBIGNÉ.

Quand vos ennemis vous entourent, vous éloignez...

HENRI.

Disposez-vous à m'obéir!

LAHYRE.

Nous voilà exilés tous les deux.

*(D'Aubigné sort, la rage dans le cœur; les grands seigneurs se regardent tristement et se retirent à sûr et à mesure.)*

HENRI (à part).

Il a bien fait de sortir, un instant plus tard, au lieu d'exiler d'Aubigné j'embrassais mon ami.

---

### SCÈNE VIII.

HENRI, THÉODORE.

HENRI.

J'ai porté le désespoir dans le cœur de ce pauvre d'Aubigné!.. Je suis sûr qu'en ce moment il crie à l'injustice.

THÉODORE.

Sire, M. d'Aubigné vous connaît, il ne peut croire à sa disgrâce.

HENRI.

Vous penseriez.

THÉODORE.

Ah! mon Roi! quand vous prononciez l'exil de votre ami, vos yeux semblaient vous démentir.

HENRI.

L'arrêt est irrévocable.

THÉODORE.

Il est donc bien à plaindre.

HENRI.

Il faut qu'il parte à l'instant pour la retraite que je vais lui désigner.

THÉODORE.

Si ses créanciers veulent bien lui permettre de s'y rendre.

HENRI.

Comment?

THÉODORE.

Pardonnez, sire, j'ai peut-être commis une indiscretion; mais je pensais que le mauvais état de la fortune de M. d'Aubigné vous était connu.

HENRI.

Expliquez-vous.

THÉODORE.

Je crains d'exciter votre inimitié.

HENRI.

Et! non, non.

THÉODORE.

(*A part.*) Il s'y intéresse malgré lui. (*Haut.*) Sire, on assure que M. d'Aubigné a engagé son château de Langon, pour solder le régiment de Béthune, au service de votre majesté.

HENRI.

Brave serviteur!

THÉODORE.

Ses créanciers, qu'il n'a encore pu rembourser, le poursuivent avec acharnement; plusieurs d'entr'eux ont obtenu des sentences.

HENRI.

Se pourrait-il?

THÉODORE.

Rien n'est plus vrai.

HENRI (*à part*).

Pauvre d'Aubigné.

THÉODORE.

Sire, vous le plaignez!...

HENRI (*à part*).

J'aimerais assez qu'une prise de corps l'empêchât de partir.

THÉODORE.

Le roi sourit; l'exil est supposé.

HENRI (*à part*).

Ne le tourmentons pas plus long-temps, et désabusons-le avant son départ. (*Il s'assied et écrit.*) Ce mot suffira... Si d'Aubigné ne connaissait pas mon écriture, il croirait que l'amour a dicté ce billet. (*Il appelle.*) Théodore!

( 15' )

THÉODORE.

Sire!

HENRI.

Remettez cette lettre à d'Aubigné, et venez m'informer de la résolution qu'il aura prise.

THÉODORE.

J'obéis. (*Il sort.*)

---

## SCÈNE IX.

HENRI (*seul*).

Brave serviteur, digne ami! on veut me forcer à t'éloigner de la cour parce qu'on y redoute ta franchise et ta sévérité; mais moi qui sais apprécier l'homme d'état, le grand capitaine, j'opposerai mon autorité aux efforts de tes ennemis... Il est caustique, dit-on, dominé par l'humeur et souvent par la vanité; mais combien de qualités essentielles rachètent ces légers défauts: sensible, vaillant, rempli d'esprit et de droiture; toujours mécontent et toujours fidèle, il m'aime et se plaint; il me critique et me sert... et par sa franchise, son dévouement à ma personne, il prouve qu'au sein même de la cour, un roi peut conserver un ami.

---

## SCÈNE X.

HENRI, THEODORE.

THÉODORE.

Sire, M. d'Aubigné se rend à vos ordres.

HENRI.

Il suffit. A-t-il témoigné quelque surprise en lisant ma lettre?

THÉODORE.

Des pleurs se sont d'abord échappés de ses yeux; mais bientôt le dépit, un dépit concentré a succédé à ses larmes.

HENRI.

Du dépit!... Il me semble le voir jurant, s'emportant contre moi!.. Sitôt qu'il arrivera, prévenez-moi.

Sire, le voilà qui s'avance.

## SCENE XI.

HENRI, D'AUBIGNÉ,

HENRI.

Eh bien, mon cher d'Aubigné, ne vous semblait-il pas aller en bonne fortune ?

D'AUBIGNÉ.

Sire, c'en est une en effet, et la meilleure de toutes, de retrouver votre majesté avec sa bonté ordinaire, lorsqu'on se croyait en disgrâce.

HENRI.

Mon ami, vous auriez dû deviner que ce n'était qu'une feinte. Le maréchal se plaint amèrement de vos procédés envers lui, les deux Reines sont outrées contre vous, il fallait céder, du moins en apparence, ou me brouiller avec tous trois, ce que je ne puis faire dans ce moment sans compromettre les intérêts de tous les braves gens attachés à ma fortune ; j'ai donc promis de vous bannir... Ils me connaissent si peu qu'ils ont pu croire que je consentais à leur sacrifier mon ami.

D'AUBIGNÉ.

Sire, toute votre cour me croit disgracié.

HENRI.

Rassurez-vous, Sully, Mornay, Laforce, Lanouë, Crillon, ont deviné la vérité et je leur en sais gré ; c'était nous rendre justice à tous deux. Mais, dans ce moment, je suis forcé de céder; votre exil apparent ne peut durer plus de trois mois.

D'AUBIGNÉ.

Votre majesté est donc sûre de ne pas se battre avant trois mois; car si la guerre recommence il n'y a pas d'exil, même véritable, qui puisse m'empêcher d'être auprès de vous et en plein jour; mais, sire, que me reproche donc la Reine-mère ?

HENRI.

Une très-grande imprudence vous avez parlé d'elle avec franchise. D'Aubigné, soyez plus sage à l'avenir; laissez Catherine en repos, des satyres poétiques ne prouvent rien, et soyez



sûr qu'une seule page de l'histoire, bien froide, bien modérée la peindra mieux, la flétrira davantage que tous vos vers les plus mordans. Mais le plus pressé maintenant est de choisir pour vous y retirer un endroit à-la-fois agréable et sûr ; à deux lieues d'ici est un village à l'extrémité duquel est situé le château de M. de la Rochefoucault ; vous y trouverez une société aimable et digne de vous. M. de la Rochefoucault a une nièce charmante.

D'AUBIGNÉ.

Mademoiselle de Lezey.

HENRI.

Vous la connaissez ?

D'AUBIGNÉ.

Oui, sire.

HENRI.

On prétend que le duc veut lui faire épouser le jeune et beau Dampierre.

D'AUBIGNÉ.

Se pourrait-il ?

HENRI.

Il est même en ce moment au château. Mais si j'en crois votre agitation, cette nouvelle vous afflige plus que celle de votre exil !..

D'AUBIGNÉ.

Ah ! sire, les charmes et les vertus de Mlle. de Lezey ont fait sur mon âme la plus vive impression, et j'avais lieu de croire..

HENRI.

Que vous ne lui étiez pas indifférent. Vive dieu ! mon cher d'Aubigné, à quelque chose malheur est bon.. Je vous exile au château de la Rochefoucault, et vous n'en sortirez que l'époux de Suzanne.

D'AUBIGNÉ.

Comment vous exprimer ma reconnaissance ?

HENRI.

En me donnant avec franchise votre avis dans une affaire de la plus haute importance. Vous connaissez la position de mes armées ; j'ai besoin d'avoir à leur tête un homme prudent et ferme. Lanouë, Crillon, Laforce sollicitent également cet honneur et je pense qu'ils en sont dignes.

*Henri IV et d'Aubigné.*

D'AUBIGNÉ.

Oui, sire, s'il ne s'agissait que de bravoure, de fidélité et de dévouement pour votre auguste personne ; mais comme il faut joindre à ces qualités, le génie qui dirige les opérations militaires, la prudence qui épargne le sang, la modération qui embellit la victoire, aucun d'eux ne peut prétendre à commander vos armées.

HENRI.

Et qui donc choisiriez-vous ?

D'AUBIGNÉ.

Le maréchal de Biron.

HENRI.

Votre ennemi ?

D'AUBIGNÉ.

Sire... il n'est pas le vôtre.

HENRI.

Quoi, c'est au moment où le maréchal se joint aux deux Reines pour solliciter votre exil, que vous me proposez ?...

D'AUBIGNÉ.

Une chose juste, sire. Que mon humeur caustique ait blessé le maréchal, qu'il cherche à se venger de mes bons mots, qu'il se croye offensé de mes remarques sur sa personne, rien de plus naturel ; mais il serait infâme à moi de profiter des bontés de mon Roi, de sa confiance dans mes lumières pour lui cacher que les talens militaires du duc le placent à la tête de ses armées. En cherchant à me faire exiler, le duc vous prive d'un soldat ; en ne rendant pas justice à ses qualités, je priverais mon Roi d'un grand général, et la France d'un homme qui est peut-être appelé à la sauver.

HENRI.

Cher d'Aubigné...

D'AUBIGNÉ.

Sire, que j'emporte dans mon exil l'assurance que vous avez suivi mon conseil.

HENRI.

Le maréchal commandera mes armées.

D'AUBIGNÉ.

Et je combattrai à ses côtés.

H E N R I.

Combien j'aime cette noble franchise. D'Aubigné, si, un jour, renonçant au talent frivole de la satire, vous saisissez le burin de l'histoire, vous peindrez les monarques sous leurs traits véritables : vos portraits passeront à la postérité ; je vous chargerai d'écrire ma vie.

D'AUBIGNÉ.

Ah ! sire, assez d'autres embrasseront cette tâche glorieuse et difficile. Conquérant, vous remplirez les annales du monde ; Roi, vous vivrez dans le cœur de tous les Français ; le monde admirera en vous le Souverain qui fut le père de ses sujets ; et les cris de vive Henri IV ! retentiront jusque dans la postérité.

H E N R I.

Ah ! d'Aubigné, vos sages avis sont gravés dans mon âme. Le bonheur de mes sujets est mon plus cher desir, et mon premier devoir. Vous attendez tout de moi... Français, je remplirai votre attente.

D'AUBIGNÉ.

Et les Français vous béniront. Oui, sire, des siècles d'amour et d'admiration ne refroidiront pas leur enthousiasme, et leur reconnaissance vous immortalisera.

H E N R I.

Que ne ferais-je pas pour la mériter. Adieu, mon ami... adieu, croyez à l'amitié de votre Roi.

D'AUBIGNÉ.

Puis-je espérer, qu'éloigné de votre majesté...

H E N R I.

Exilé de ma cour, vous ne le serez jamais de mon cœur.

(*Le Roi sort avec ses gardes, et d'Aubigné du côté opposé.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

---

A C T E II.

Le Théâtre représente un jardin, à droite un banc de gazon.

---

SCENE PREMIERE.

M I C H E L , D A M P I E R R E .

M I C H E L .

Ah ! palsambleu , M. Dampierre , ça n'est pas raisonnable.

D A M P I E R R E .

J'arrange.

M I C H E L .

Comme les autres dérangent. Vous mettez not' jardin sans d'sus d'sous.

D A M P I E R R E .

Bon , ce n'est rien.

M I C H E L .

M. de la Rochefoucault ne s'arrangera pas d'tout c'dégât.

D A M P I E R R E .

Il est habitué à me voir faire bien d'autres folies. L'objet qui m'inspire celle-ci , est si aimable !

M I C H E L .

Ça , c'est vrai , not' jeune maîtresse est ben agréable.

D A M P I E R R E .

Tu t'en es aperçu , Michel ?

M I C H E L .

Y n'faut qu' des yeux , pour ça.

D A M P I E R R E .

Tu aimes donc les jolies femmes ?

M I C H E L .

A la fureur.

D A M P I E R R E .

Aussi , tu vas mettre tout ton jardin à ma disposition , pour la fête de mademoiselle de Lezey ?

M I C H E L.

Vraiment, vous n'avez pas besoin d'permission pour ça ;  
vous effeuillez toutes mes roses.

D A M P I E R R E.

Sans les cueillir : c'est à mon âge ce qu'on peut faire  
de mieux.

M I C H E L.

Aussi n'y manquez-vous pas.

D A M P I E R R E.

Bagatelle!... Dans une heure j'aurai tant fait de change-  
mens que tu n'y reconnaitras plus rien.

M I C H E L.

T'nez, si vous m'en croyez vous n'changerez rien : ça  
fait toujours mauvais effet, les changemens.

D A M P I E R R E.

Il y a changemens et changemens. Allons, n'oublie  
rien, sois diligent, et dispose de ma bourse.

M I C H E L.

Monsieur peut être tranquille, j'en userai.

D A M P I E R R E.

J'y compte.

M I C H E L.

V'là M. le duc,

D A M P I E R R E.

De la discrétion.

M I C H E L.

Cependant, mamzelle serait ben étonnée, si elle con-  
naissait la surprise que je lui ménageons. (*Il sort.*)

---

## S C È N E II.

DAMPIERRE, M. DE LA ROCHEFOUCAULT.

D A M P I E R R E.

Ah ! M. le duc, j'allais me présenter chez vous.

L A R O C H E F O U C A U L T.

Je vous ai évité cette peine, mon cher Dampierre ; j'ap-  
prends à l'instant une nouvelle singulière.

D A M P I E R R E .

Quelle est-elle ?

L A R O C H E F O U C A U L T .

M. d'Aubigné...

D A M P I E R R E .

D'Aubigné ?

L A R O C H E F O U C A U L T .

Vient d'être exilé.

D A M P I E R R E .

Exilé ! lui ? C'est impossible.

L A R O C H E F O U C A U L T .

Rien de plus certain ; et c'est ici qu'il se retire par ordre  
du Roi.

D A M P I E R R E .

Vous allez vous empresser de le recevoir , de l'accueillir,  
ce brave d'Aubigné. C'est sur le champ de bataille que  
j'ai appris à l'admirer ; c'est au sein de la cour que j'ai  
appris à l'estimer.

L A R O C H E F O U C A U L T .

Vous traitez bien favorablement un rival.

D A M P I E R R E .

Comment ?

L A R O C H E F O U C A U L T .

D'Aubigné aime ma pupile.

D A M P I E R R E .

Et mademoiselle de Lezey ?

L A R O C H E F O U C A U L T .

Le paye de retour.

D A M P I E R R E .

Un tel amour les honore tous deux : Suzanne est belle ,  
d'Aubigné est jeune encore ; elle a des grâces , des talents , il  
les réunit tous : enfin l'amour a tout fait pour Suzanne ; la  
gloire a tout fait pour d'Aubigné.

L A R O C H E F O U C A U L T .

Vous, l'adorateur de Suzanne, vous qui depuis long-temps  
cherchez à lui plaire ?...

D A M P I E R R E .

Ce sera la première fois que je n'aurai pas réussi.

LA ROCHEFOUCAULT.

Vous abandonnez vos projets de conquête?...

DAMPIERRE.

Je ne veux pas disputer un cœur que mon ami réclame; j'imvole l'amour à l'amitié.

LA ROCHEFOUCAULT.

Un seul regard de Suzanne fera bientôt évanouir toutes ces belles résolutions.

DAMPIERRE.

Jamais.

LA ROCHEFOUCAULT.

Du moins vous serez des nôtres?

DAMPIERRE.

Comment?

LA ROCHEFOUCAULT.

Je compte visiter aujourd'hui la maison de campagne que j'ai achetée.

DAMPIERRE.

Cette vieille masure?

LA ROCHEFOUCAULT.

Je veux en faire une habitation charmante.

DAMPIERRE.

Mlle. de Lezey sera du voyage?

LA ROCHEFOUCAULT.

Certainement. C'est me dire que je puis compter sur vous... Adieu, jeune et aimable étourdi; croyez moi, ne renoncez pas à Suzanne, car je ne suis pas d'avis de donner ma pupile à un exilé.

---

### SCÈNE III.

DAMPIERRE (*seul*).

Il y a quelque chose là-dessous. Henri n'a pu réellement exiler son ami, son meilleur ami. Les rois en ont si peu, et d'Aubigné lui est si franchement attaché !.. Peut-être son exil est-il le prix d'un reproche fondé, d'une de ces vérités que les Rois n'aiment pas à entendre. Allons que l'amour au

moins le console de son malheur ; ne cherchons point à lui ravir un cœur qu'il possède.. Mais j'aperçois Mlle. de Lezey, vengeons-nous un peu de son silence et tourmentons celle qui n'a pas eu assez de confiance en moi pour m'avouer l'état de son cœur.

---

SCENE IV.

DAMPIERRE, SUZANNE.

Ah ! c'est vous , monsieur Dampierre ?

D A M P I E R R E

J'attendais ici monsieur le duc ; mais le hasard ne pouvait me dédommager mieux.

S U Z A N N E.

Un compliment.

D A M P I E R R E.

Une vérité.

S U Z A N N E.

Encore.. Dites-moi, je vous prie, pourquoi j'ai trouvé à la porte du parc tous les paysans rassemblés?...

D A M P I E R R E.

( *A part.* ) Michel ne m'aura pas bien compris. ( *Haut.* )  
Je n'ai pas remarqué...

S U Z A N N E

Il y a de l'élégance , de la recherche même dans leurs vêtements... Je gagerais que vous êtes dans le secret.

D A M P I E R R E.

Vous perdriez.

S U Z A N N E

Non , et si vous me croyez digne d'être votre confidente, vous ne me laisserez rien ignorer ; je vous en prie.

D A M P I E R R E.

Vos prières sont des ordres.

S U Z A N N E.

Eh bien ?

D A M P I E R R E.

Eh bien ! mademoiselle, c'est une surprise que je veux



ménager à un homme fort aimable, rempli de mérite; à un des plus braves défenseurs du Roi.

Le connais-je ?

SUZANNE.

Un peu.

DAMPIERRE.

SUZANNE.

Exciter ma curiosité sans la satisfaire, cela n'est pas bien; je me fâcherai.

Avec moi ?

DAMPIERRE.

Avec vous.

SUZANNE.

Sérieusement ?

DAMPIERRE.

Très-sérieusement.

SUZANNE.

Je vais parler.

DAMPIERRE.

J'écoute.

SUZANNE.

D'Aubigné...

DAMPIERRE.

Monsieur d'Aubigné ?

SUZANNE.

Vous l'avez peut-être vu quelquefois à la cour ?

DAMPIERRE.

Oh ! très-souvent.

SUZANNE.

Il arrive aujourd'hui.

DAMPIERRE.

Aujourd'hui ?

SUZANNE.

Il vient passer quelques mois dans cette campagne.

DAMPIERRE.

Vous en êtes sûr ?

SUZANNE.

Cette nouvelle vous cause une émotion.

DAMPIERRE.

Une grande surprise.

SUZANNE.

Henri IV et d'Aubigné.

DAMPIERRE.

Je me suis trompé de mot. Quel plaisir je vais avoir à embrasser mon général et mon ami.

SUZANNE.

M. d'Aubigné est votre ami ?

DAMPIERRE.

Bientôt, j'en suis sûr, il sera le vôtre.

SUZANNE (à part).

Je vais le voir !

DAMPIERRE.

Comme je vais le recevoir ! Ma petite fête sera charmante, vous le voyez ; et si l'on suit mes plans, des plans sagement conçus...

SUZANNE.

Par vous ?

DAMPIERRE.

Cela vous étonne !

SUZANNE.

Faut-il que j'en convienne ?

DAMPIERRE.

C'est ce qu'il y a de mieux à faire. Mais il s'agit aujourd'hui d'une chose bien plus importante pour notre bonheur.

SUZANNE.

Pour notre bonheur ?

DAMPIERRE.

Vous savez !...

SUZANNE.

Je ne sais rien.

DAMPIERRE.

Tout est terminé.

SUZANNE.

Je ne comprends pas.

DAMPIERRE.

Vous n'êtes pas instruite ?

SUZANNE.

Non.

DAMPIERRE.

M. de la Rochefoucault m'accorde votre main.

SUZANNE.

Ah !

DAMPIERRE.

Et je vous épouse.

SUZANNE.

Savez-vous, M. Dampierre, que vous êtes d'une gaité charmante.

DAMPIERRE.

Je ne plaisante pas.

SUZANNE.

Bon ! vous ne pouvez vous empêcher de rire.

DAMPIERRE.

Je vous assure que tout est arrangé...

SUZANNE.

Avec mon tuteur ?

DAMPIERRE.

Oui, mademoiselle.

SUZANNE.

Mais on me consultera, peut-être.

DAMPIERRE.

Est-ce bien nécessaire ?

SUZANNE.

Je le crois.

DAMPIERRE.

Vous êtes belle, je suis aimable ; vous avez de l'esprit, je n'en manque pas : vous voyez bien que nous sommes dignes l'un de l'autre.

SUZANNE.

Mon esprit pourrait vous faire une réponse.

DAMPIERRE.

Et votre cœur ?

SUZANNE.

N'en trouverait pas.

DAMPIERRE.

Ah ! mademoiselle, c'est une belle qualité que la franchise.

SUZANNE.

Trouvez-vous ?

DAMPIERRE.

On sait tout de suite à quoi s'en tenir

---

### SCÈNE IV.

Les Précédens, MICHEL, LAHYRE.

SUZANNE.

Que veux-tu ?

M I C H E L .

Je viens dire à mademoiselle, que v'là monsieur qui desirerait lui parler.

L A H Y R E .

Oui, madame, je précède mon maître.

M I C H E L .

Vous savez bien ce monsieur qui se met en colère pour un rien.

L A H Y R E .

M. d'Aubigné.

S U Z A N N E .

Il arrive ?

L A H Y R E .

A l'instant.

D A M P I E R R E .

Douce impatience de l'amour ! heureux qui vous fait naître, plus heureux qui vous éprouve.

S U Z A N N E .

Dites à votre maître, que monsieur le duc sera charmé de le recevoir.

D A M P I E R R E .

Si nous allions à sa rencontre !

S U Z A N N E .

Quoi, monsieur ?

D A M P I E R R E .

Oubliez que je dois être, que je suis votre époux...

S U Z A N N E .

Cela ne sera pas difficile.

D A M P I E R R E .

C'est Dampierre, l'ami de d'Aubigné, qui vous offre la main ; il doit être près d'ici, bien près de vous : souffrez que l'amitié conduise les grâces auprès de la valeur.

S U Z A N N E .

Vous voulez... absolument ?

D A M P I E R R E .

Je vous en prie.

S U Z A N N E .

Vous êtes charmant.

D A M P I E R R E .

J'étais sûr que vous en conviendriez. (Ils sortent.)

SCÈNE V.  
LAHYRE, MICHEL.

MICHEL.

Pardine, vous arrivez bien à propos, car aujourd'hui j'sommes en gaité.

LAHYRE.

Et nous, nous sommes peu disposés à nous réjouir.

MICHEL.

Ah ! tant pis, car c'est un brave homme que votre maître ; toutes les fois qu'il vient à la maison, ma bourse et moi nous nous en apercevons : c'est un seigneur de la cour, à ce qu'on dit ?

LAHYRE.

Oui, nous tenons à la cour.

MICHEL.

Pendant que nous y sommes, il faut que vous me disiez un peu ce que c'est que la cour ; parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver, si quelque jour il me prend envie d'y aller, j'aurais bien aise d'n'avoir pas l'air d'une bête.

LAHYRE.

Cela n'est pas aisé. La cour, mon garçon, est un pays dont l'accès est difficile ; c'est un terrain glissant où les faux pas sont très-communs ; c'est un vaste champ ouvert à toutes les intrigues, à toutes les cabales ; on y voit aujourd'hui ce qu'on y verra demain ; on s'élève, on s'abaisse, on flatte, on rampe, on protège, on est protégé, on se hait, on s'embrasse, on s'agite, on se presse ; on est fier d'un sourire, atteré par un regard, on est exilé, rappelé en moins d'un instant.

MICHEL.

C'est à peu près comme nos villages : le magister est jaloux du greffier, le greffier déteste le bailli, les vieilles femmes bavardent, les jeunes trompent, les amoureux sont indiscrets, les rivaux peu généreux, on médit, on s'espionne, on se déchire, personne ne veut se tenir à sa place, l'bedeau s'croit, fait pour être chantre, l' marguillier veut devenir seigneur, on ne sait rien, on croit tout savoir ; c'est ce qui fait que j'aimons autant nos villages que votre cour.

LAHYRE.

Tu as bien raison ; pour moi je suis furieusement las des grandeurs.

M I C H E L.

Que vous est-il arrivé ?

L A H Y R E.

Nous sommes exilés.

M I C H E L.

Vous êtes donc comme des girouettes , messieurs les courtisans ? le premier vent vous fait tourner.

L A H Y R E.

Tomber.

M I C H E L.

Eh bien , au village , j'avons au moins cet avantage , c'est que personne ne songe à nous exiler du champ qui nous vit naître.

L A H Y R E.

M. d'Aubigné paraît.

M I C H E L.

Mamselle est avec lui.

( Ils sortent. )

---

S C E N E VI.

SUZANNE, D'AUBIGNÉ.

S U Z A N N E.

Mais en vérité , d'Aubigné , votre conduite est inexplicable , vos reproches....

D ' A U B I G N É.

Sont fondés...

S U Z A N N E.

Fondés ?... réfléchissez donc...

D ' A U B I G N É.

Oui , mademoiselle , votre infidélité est avérée ; je n'ai plus le bonheur de vous intéresser , de vous plaire....

S U Z A N N E.

Je ne vous comprends pas , et qui vous a dit ?...

D ' A U B I G N É.

Il fallait pour vous toucher mieux des avantages que je ne possède pas , un teint de lis et de roses , des manières douces , un grand talent pour la musique et pour la danse.

S U Z A N N E.

Vous voulez parler de M. Dampierre ?

D ' A U B I G N É.

On reconnaît facilement le portrait de l'objet aimé.

SUZANNE.

Si j'aime M. Dampierre, du moins personne ne me blâmera d'épouser un jeune homme d'une figure charmante et surtout d'une complaisance, d'une douceur...

D'AUBIGNÉ.

Pour moi, je n'aurai jamais bonne opinion d'une femme d'esprit qui préfère un étourdi, un...

SUZANNE.

Dampierre, il est vrai, n'a jamais fait d'épigrammes, ni de couplets satyriques, aussi n'a-t-il point d'ennemis et n'est-il point exilé.

D'AUBIGNÉ.

Ce trait est mille fois plus méchant que tous les vers que j'ai faits dans ma vie... Quoi! vous avez la cruauté de me reprocher mon exil!... mon malheur.

SUZANNE.

J'ai mes raisons.... Oui, monsieur, je ne vous pardonne pas votre exil.

D'AUBIGNÉ.

Cela est généreux.

SUZANNE.

Je ne vous pardonne pas davantage cette causticité, cette brusquerie qui vous fait haïr de tant de gens.

D'AUBIGNÉ.

Ah! c'en est trop!

SUZANNE.

Vous m'entendez jusques au bout, s'il vous plaît: je veux dire qu'il faut n'avoir pas le sens commun pour aimer un être aussi fantasque, aussi présomptueux, aussi bourru que vous.

D'AUBIGNÉ.

Il me semble, mademoiselle, que vous pourriez vous débarrasser de moi, sans me dire toutes ces injures.

SUZANNE.

Et malheureusement je ne veux pas m'en débarrasser.

D'AUBIGNÉ.

Comment?

SUZANNE.

J'ai le mauvais goût, j'ai la folie de vous préférer, malgré tous vos défauts, à ce bon, à cet aimable Dampierre. Eh bien! je gage que vous regardez cet aveu comme une justice qui vous est due?

D'AUBIGNÉ.

Non, non; ce que l'amour accorde est toujours reçu

comme un bienfait inestimable. O! Suzanne, combien je bénis le destin qui me rapproche de celle que j'aime.

S U Z A N N E.

Hélas! mon ami, bien des obstacles...

D'AUBIGNÉ

N'êtes-vous pas maîtresse de votre sort, de votre fortune, et le consentement de votre oncle est-il donc si nécessaire?

S U Z A N N E.

Indispensable.

D'AUBIGNÉ.

De gré ou de force je l'obtiendrai.

S U Z A N N E.

De force... y pensez-vous?

D'AUBIGNÉ.

M. de la Rochefoucault s'approche, je vais...

S U Z A N N E.

Souvenez-vous qu'il m'a tenu lieu de père.

D'AUBIGNÉ.

Oui! je me contraindrai pour ne pas vous déplaire; mais s'il me refuse....

---

## S C E N E V I I .

Les Mêmes, LA ROCHEFOUCAULT.

L A R O C H E F O U C A U L T .

J'apprends à l'instant, monsieur, votre arrivée en ces lieux; je viens vous témoigner l'intérêt que je prends à votre malheur.

D'AUBIGNÉ:

A mon malheur?

L A R O C H E F O U C A U L T .

C'en est un de perdre la faveur du Roi.

D'AUBIGNÉ.

Je n'ai jamais compté au nombre de ses favoris.

L A R O C H E F O U C A U L T .

Vous étiez son ami.

D'AUBIGNÉ.

Ce n'est pas la même chose.

L A R O C H E F O U C A U L T .

Et il vous exile.



D'AUBIGNÉ.

C'est aujourd'hui mon tour ; demain ce sera le vôtre.

LA ROCHEFOUCAULT.

Vous êtes consolant.

D'AUBIGNÉ.

D'ailleurs, ma disgrâce est presque un bonheur, puisqu'elle me rapproche de la femme que j'aime.

LA ROCHEFOUCAULT.

Vous aimez ma pupille ? Vous n'êtes pas le seul.

D'AUBIGNÉ.

Mais je suis le seul qui ai obtenu un retour sincère.

LA ROCHEFOUCAULT.

C'est une présomption !...

D'AUBIGNÉ.

Que mademoiselle vient de changer en certitude.

LA ROCHEFOUCAULT.

Serait-il vrai ?

SUZANNE.

Mon oncle... il est si doux de consoler le malheur ! L'aveu de mes sentimens pouvait adoucir les chagrins de M. d'Aubigné... devais-je le lui refuser ?

LA ROCHEFOUCAULT

Monsieur, personne ne vous estime plus que moi ; dans un autre temps j'aurais peut-être approuvé votre amour, mais aujourd'hui...

D'AUBIGNÉ.

Que me reprochez-vous ?

LA ROCHEFOUCAULT.

Votre peu de fortune, et l'impossibilité où vous vous êtes mis d'en acquérir.

D'AUBIGNÉ.

Je suis encore jeune, et le métier des armes....

LA ROCHEFOUCAULT.

Le chemin de la gloire n'est pas toujours celui de la fortune, et ma nièce a droit de prétendre aux premiers partis du royaume.

D'AUBIGNÉ.

C'est pour cela que je me présente.

LA ROCHEFOUCAULT.

Vous ! et à quel titre ?

*Henri IV et d'Aubigné.*

D'AUBIGNÉ.

J'ai sauvé la France.

LA ROCHEFOUCAULT.

Comment ?

D'AUBIGNÉ.

N'ai-je pas dirigé la jeunesse du Roi ?

LA ROCHEFOUCAULT.

J'en conviens ; mais...

D'AUBIGNÉ (*s'emportant.*)

Me refuseriez vous ?

SUZANNE.

De grâce !...

LA ROCHEFOUCAULT.

Monsieur...

SUZANNE.

Si vous m'aimez , cessez..

D'AUBIGNÉ.

Oui, mademoiselle, j'obéis et je me calme. (*Haut.*) M. le duc, je la disputerais à l'univers entier. L'épée qui a défendu et protégé mon Roi, me servira à défendre, à protéger ma maîtresse. (*A Suzanne.*) J'espère, mademoiselle, que vous devez être contente de mon sang-froid ?

(*Ici on entend derrière le Théâtre, un air de danse.*)

LA ROCHEFOUCAULT.

De la musique !... Une fête !...

D'AUBIGNÉ (*bas à Suzanne*).

Quelle nouvelle galanterie de M. Dampierre.

LA ROCHEFOUCAULT.

Quelle nouvelle folie de M. d'Aubigné.

D'AUBIGNÉ (*à Suzanne*).

Il vous aime, la chose est claire.

SUZANNE.

Puis-je l'en empêcher ?

---

## SCENE VIII.

Les Précédens, LAHYRE.

LAHYRE.

Mademoiselle, voici une lettre qu'un courier arrivé à l'instant m'a chargé de vous remettre.

D'AUBIGNÉ.

Une lettre !...

SUZANNE (après avoir lu).

Mon oncle, M. d'Aubigné, écoutez tous. Le Roi qui m'écrit, me permet de vous communiquer sa lettre.

T O U S

Le Roi !..

SUZANNE.

« Je connais, mademoiselle, l'intérêt que vous prenez  
» au sort de M. d'Aubigné ; je sais qu'il se propose de se  
» rendre dans le village habité par M. de la Rochefoucault ;  
» je réclame vos bontés pour lui, et vous invite à ne pas  
» traiter en exilé celui que je regarde et que je regarderai  
» toujours comme le meilleur de mes amis.

HENRI. »

D'AUBIGNÉ.

O mon Roi !

LA ROCHEFOUCAULT.

Cette lettre est supposée.

T O U S

Supposée !

LA ROCHEFOUCAULT.

Le Roi ne peut écrire ainsi en faveur d'un homme qu'il vient d'accabler publiquement de sa disgrâce.

D'AUBIGNÉ.

Quoi ! M., vous penseriez ?

LA ROCHEFOUCAULT.

En amour la ruse est permise.

D'AUBIGNÉ.

C'est trop éprouver ma patience et m'exposer à des soupçons injurieux. M. le duc, songez que vous attaquez mon honneur, et que l'honneur d'un gentilhomme lui est plus cher que la vie.

LA ROCHEFOUCAULT.

Je n'accuse personne ; mais je vais en instruire le Roi.

( Il sort. )

SUZANNE (à part).

Et je cours le prévenir.

( Elle sort. )

---

## SCÈNE IX.

D'AUBIGNÉ, DAMPIERRE.

DAMPIERRE.

Maintenant que nous sommes seuls, avouez, M. d'Aubigné, que cette lettre est une ruse.

D'AUBIGNÉ.  
Indigne d'un galant homme.

DAMPIERRE.  
C'est la désavouer.

D'AUBIGNÉ.  
Formellement.

DAMPIERRE.  
Cependant.

D'AUBIGNÉ.  
Monsieur... on connaît la franchise de d'Aubigné.

DAMPIERRE.  
Et sa valeur.

D'AUBIGNÉ.  
Pour peu que vous en doutiez....

DAMPIERRE.  
J'aime la proposition ; mais permettez-moi de vous faire observer que cela ne prouve pas que la lettre ait été écrite par le Roi.

D'AUBIGNÉ.  
Dampierre !...

DAMPIERRE.  
A votre place j'en aurais fait autant.

D'AUBIGNÉ.  
Monsieur...

DAMPIERRE.  
Vous fâcher, c'est convenir de tout, et de bonne foi je ne vois pas pourquoi vous ne feriez pas cette confiance à votre meilleur ami, à celui qui s'immole avec joie à votre bonheur. Oui, mon cher d'Aubigné, j'ai refusé la main de l'aimable Suzanne ; je connaissais vos sentimens pour elle, et j'ai mieux aimé être l'ami de d'Aubigné que son rival.

D'AUBIGNÉ.  
Ah ! Dampierre, je sens le prix d'un pareil sacrifice, et je désire trouver l'occasion de vous prouver ma reconnaissance.

DAMPIERRE.  
Eh bien ! cette occasion se présente.

D'AUBIGNÉ.  
Parlez, que puis-je faire ?

DAMPIERRE.  
M'avouer que vous avez fabriqué la lettre.

D'AUBIGNÉ.  
Je vous jure encore une fois qu'il n'en est rien.

D A M P I E R R E.

Comment parviendrez-vous à le persuader à M. de la Rochefoucault.

---

*S C E N E X.*

Les Mêmes, S U Z A N N E.

S U Z A N N E (*qui a entendu les dernières phrases*).

En lui montrant la réponse à la lettre que je viens d'écrire au Roi. Je supplie sa majesté de vouloir bien faire parvenir sa réponse à la nouvelle maison de campagne de M. de la Rochefoucault.

D A M P I E R R E.

Mais, qui va se charger de ce message ?

S U Z A N N E (*à d'Aubigné.*)

Lahyre qui vient fort à propos.

---

*S C E N E X I.*

Les Mêmes, L A H Y R E.

S U Z A N N E.

Lahyre, le bonheur de votre maître dépend de la célérité que vous allez apporter à exécuter mes ordres.

L A H Y R E.

Que faut-il faire ?

S U Z A N N E.

Porter sur-le-champ cette lettre au Roi, et la remettre à lui seul : entendez-vous, à lui seul ?

D ' A U B I G N É.

Et si le roi te chargeait de la réponse, fais diligence pour la rapporter à mademoiselle.

S U Z A N N E.

Songe que nous comptons les instans.

D ' A U B I G N É.

Que ta fortune est assurée si la réponse est favorable.

D A M P I E R R E.

Que tu tiens entre tes mains la fortune de ton maître.

L A H Y R E.

Je vais crever tous vos chevaux.

**FIN DU SECOND ACTE.**

---

A C T E III.

Le Théâtre représente un Palais. Tout est disposé pour une fête brillante : au lever du Rideau on travaille encore aux préparatifs ; à droite s'élève un trône.

---

SCENE PREMIERE.

Ouvriers travaillant aux illuminations du château.

I<sup>er</sup>. OUVRIER.

Allons, mes amis, du courage, et surtout un secret inviolable.

NICOLE.

Oh ! pour moi...

I<sup>er</sup>. OUVRIER.

On ne vous demande rien, mère Nicole ; cependant si vous pouvez retenir votre langue...

NICOLE.

Mais voyez donc, n'aurait-on pas que je parle à tort et à travers, moi qui n'ouvre jamais la bouche....

I<sup>er</sup>. OUVRIER.

Sans dire tout ce que vous savez. Oubliez - vous qu'aujourd'hui l'intendant du bon Roi Henri nous a recommandé de décorer avec goût ce château, et de ne dire à qui que ce soit, pas même à M. de la Rochefoucault, par qui nous sommes envoyés ?.. Imitez Charles... c'est lui qui a porté les lettres d'invitation, tout le monde l'a questionné pour savoir de quelle part elles venaient, et lui, ferme comme un roc, a répondu à tout l'monde je n'en sais rien, on ne n'ma rien dit je n'suis pas dans la confidence...

NICOLE.

Du moins parlait-il un peu.

I<sup>er</sup>. OUVRIER.

Silence... quelqu'un s'approche...

---

SCENE II.

Les Précédens, MICHEL.

MICHEL, (*entrant et regardant de toutes parts.*)

Sommes-nous dans le temps des fêtes, ou n'y sommes-nous pas ? Je ne fais pas un pas sans voir quelque chose de nou-

veau. Se moque-t-on de nous ? ou veut-on causer à M. de la Rochefoucault une surprise à laquelle il ne s'attend pas... De tous côtés des ouvriers qui travaillent et ne disent rien... En voici encore... mais, pour le coup, j'espérons bien être plus heureux... v'la des femmes... je saurons quelque chose. (*Il va à l'une.*) Madame, pourriez-vous m'apprendre par quel hasard il se fait que ce château est décoré du bas en haut, comme pour un jour de fête (*la femme fait un signe négatif*) ; hein ! non... ah ! je vois ce que c'est, le mari est là, et il lui aura recommandé le secret... Adressons-nous à cette jeunesse ; à son âge, ça ne demande qu'à parler... Mademoiselle... (*la jeune personne fait un signe négatif.*) allons, son amoureux lui aura aussi fait la leçon... Ah ! en voici une ! qui, j'espère, n'aura à m'opposer ni mari, ni amant. La bonne, vous qui n'avez plus que la parole, que je présume, vous me direz peut-être ?... (*La vieille fait ses efforts pour garder le silence, et remue la tête.*) comment ?... non... encore non... c'est-y croyable ? non ! De tous les côtés un silence imperturbable : oh ! vous le rompez ; et puisque vous ne voulez pas parler.. je m'en vais... je m'en vais vous faire chanter... voyons... oui, celle-là... elle est jolie... à ce qu'on dit.

## A I R :

Si le roi m'avait donné  
Paris sa grand'ville,  
Et qu'il me fallût quitter  
L'amour de ma mie ;  
Je dirais au roi Henri :  
Reprenez votre Paris ;  
J'aime mieux ma mie,  
O gué.  
J'aime mieux ma mie.

**Pas le moindre mot ; passons au second.**

Mais si quelqu'un menaçait  
La tête chérie  
De c'texcellent homme qu'est  
L'Père d'la patrie,  
Pour sauver l'bon Roi Henri,  
Chacun, j'en suis sûr ici,  
Donnerait sa vie  
O gué.  
Donnerait sa vie.

(*Ils quittent tous leur ouvrage, et reprennent avec force les quatre derniers vers.*)

I<sup>er</sup>. P A Y S A N.

**Avec le nom du Roi, vous nous feriez voler au feu !**

N I C O L L E.

Ce nom est si cher au cœur des français.

U N E J E U N E F I L L E.

Si jamais je me marie, je donne son nom à mon premier né, ça lui portera bonheur.

M I C H E L.

J'espère qu'à présent vous me direz....

N I C O L E.

Ce bon Roi, not' père à tous, y n'aura pas besoin de griffonner du papier pour écrire son histoire, elle est là, comme dans le cœur de tous ses sujets.

M I C H E L.

Au moins apprenez-moi....

I<sup>er</sup>. P A Y S A N.

Nos bras, nos cœurs, tout est à lui, et l' plus beau jour d' notre vie s'ra celui où il daignera les employer.

M I C H E L ( à la jeune fille ).

Mademoiselle voudra bien me dire....

U N E J E U N E F I L L E.

Je ne prendrai pour époux qu'un homme qui aura servi sous ses drapeaux.

M I C H E L ( à Nicole ).

La bonne, peut-on savoir?...

N I C O L E.

Vive à jamais ce bon Roi, que le ciel veille sur ses jours et qu'il le conserve long-temps pour sa gloire et notre bonheur.

M I C H E L.

Ta, ta, ta, ta, tout' à l'heure vous ne disiez rien et maintenant v'la que votre langue...

N I C O L E.

Not' langue.... on n' saurait trop en avoir pour faire l'éloge de son Roi!

M I C H E L.

C'est fort bien; mais ne me direz-vous pas quel est le nom de celui qui vous a fait travailler à ce château?

I<sup>er</sup>. P A Y S A N.

Impossible, et pour ne pas exposer plus long-temps notre discrétion, puisque notre travail est fini nous sortons.

( Ils sortent en chantant les quatre derniers vers du premier couplet. )



---

S C E N E I I I.

MICHEL (*seul*).

Il est décidé que je ne saurai rien de rien. Comme c'est amusant pour un jeune homme comme moi dont la curiosité est la passion favorite. Mais c'est égal, ne nous désespérons pas ; je ferai tant et tant de questions , qu'il faudra bien qu'ou y réponde. J'aperçois mademoiselle de Lezey et mon maître. Ils ont l'air d' n'avoir pas été plus chanceux que moi. Laissons les ensemble et courons interroger tous ceux que je rencontrerai.

---

S C E N E I V.

M. DE LA ROCHEFOUCAULT, SUZANNE,  
DAMPIERRE, MICHEL.

LA ROCHEFOUCAULT.

Ah ! voici Michel qui nous donnera peut-être le mot de l'énigme.

MICHEL.

Moi, M. l' duc, d'puis une heure je le cherche, sans le trouver.

DAMPIERRE.

Eh ! qu'importe ! Où vous cherchez la solitude, vous rencontrez la société la plus brillante.

LA ROCHEFOUCAULT.

Mais enfin qui donc s'est permis de disposer ainsi de ma propriété ?

DAMPIERRE.

Un homme fort aimable ; car vous conviendrez qu'il est difficile de mieux recevoir un maître de maison.

SUZANNE.

Tout cela est bien singulier.

LA ROCHEFOUCAULT.

Dampierre, je vais gager....

DAMPIERRE.

Que cette fête est de mon invention ?

LA ROCHEFOUCAULT.

Précisément.

SUZANNE.

On vous connaît.

*Henri IV et d'Aubigné.*

D A M P I E R R E.

Eh bien, vous vous trompez. L'idée de cette fête est originale, bizarre et vous me l'attribuez, c'est très-flatteur, sans doute; mais un éloge qui n'est pas mérité embarrasse.

L A R O C H E F O U C A U L T.

Il faut pourtant que je sache...

D A M P I E R R E

Rien. Pour jouir plus long-temps, gardez votre erreur... Tout ici respire l'allégresse; la volupté commande, le plaisir obéit: imitons-le... la réflexion tue la gaieté. (*On entend quelques airs de danse.*) Entendez-vous ces doux accords, ces airs enfans de la folie?... Ah! M. le duc, ce jour sera à jamais présent à mon souvenir... je n'oublierai pas avec quelle grâce, quelle magnificence vous m'avez reçu.

L A R O C H E F O U C A U L T.

Dampierre, cette plaisanterie...

D A M P I E R R E.

Magnifique, généreux et modeste; que de titres à mon admiration!

L A R O C H E F O U C A U L T.

Vous me fâchez...

---

S C E N E V.

Les Précédens, D'AUBIGNÉ.

L A R O C H E F O U C A U L T (*à Dampierre*).

M. d'Aubigné en ces lieux?... Ah!... je ne suis plus surpris de tant d'extravagances.

D A M P I E R R E (*à d'Aubigné*).

Mon ami, je vous félicite, tout cela est parfaitement arrangé; vous avez été bien et très-promptement servi. Le Roi devrait vous nommer intendant de ses menus plaisirs.

S U Z A N N E.

Eh! quoi, d'Aubigné, serait-ce vous qui auriez ordonné cette fête?

L A R O C H E F O U C A U L T.

Sans cela, comment se trouverait-il ici?

D A M P I E R R E.

Son embarras le trahit.

D'AUBIGNÉ.

Mon embarras?... c'est moi qui, à mon tour, suis étonné

de tout ce que je vois ici... toutes les personnes que j'ai rencontrées dans les jardins, se disent, ainsi que moi, invitées par mademoiselle de Lezey.

DAMPIERRE et LA ROCHEFOUCAULT.  
Par mademoiselle de Lezey!

SUZANNE.

Par moi?

D'AUBIGNÉ (*montrant sa lettre*).  
Une lettre pareille leur a été adressée.

LA ROCHEFOUCAULT.  
Suzanne, expliquez-vous.

SUZANNE.

Je vous assure, monsieur, que je n'ai écrit à personne, et que je comprends aussi peu que vous...

DAMPIERRE.

Au moins, monsieur le duc, aurait-on dû vous inviter.

LA ROCHEFOUCAULT.

Venez avec moi, monsieur Dampierre, et sachons enfin quel est l'auteur de cette fête mystérieuse; l'obstination qu'on met à garder le silence, est une injure que je ne souffrirai pas.

DAMPIERRE.

Je vous approuve, sans doute; mais si vous m'en croyez, monsieur le duc, vous ne vous fâcherez qu'après le bal.  
(*Ils vont pour sortir, Michel entre en courant.*)

---

## SCÈNE VI.

LAROCHEFOUCAULT, DAMPIERRE,  
SUZANNE, MICHEL.

MICHEL.

Ah! mon dieu, not' maître, en v'là ben d'une autre, à présent.

LA ROCHEFOUCAULT.

Qu'est-ce donc?

MICHEL.

Il y a à la porte du parc une affiche qui dit comme ça que le château sera aujourd'hui ouvert pour tout le monde; en conséquence de ce, le parc, les jardins retentissent déjà des sons des musettes de tout le village, la foule augmente à chaque instant; au premier mot que j'ai voulu leur dire... ils m'ont ri au nez en criant Mlle. de Lezey.

D A M P I E R R E .

C'est le mot de ralliement.

L A R O C H E F O U C A U L T .

Quelle insolence!

M I C H E L .

Ah ben! s'ils vous répondent tout comme à moi, l'plus court est de les laisser faire.

D A M P I E R R E .

Et de nous réjouir avec eux.

L A R O C H E F O U C A U L T (à *Dampierre*).

Me suivez-vous?

D A M P I E R R E .

Volontiers; mais si vous grondez trop fort je vous quitte et me mets du parti des rieurs. (*Ils sortent.*)

---

S C E N E V I I .

S U Z A N N E , D ' A U B I G N É .

S U Z A N N E .

Je ne puis revenir de mon étonnement. Mais Lahyre ne revient pas.

D ' A U B I G N É .

Ce retard m'inquiète.

S U Z A N N E .

Ces invitations adressées en mon nom font naître en mon esprit d'étranges soupçons; si j'avais fait une fausse démarche... si le roi...

D ' A U B I G N É .

Rassurez-vous il admire vos vertus et il m'aime; douter de sa générosité, serait une injustice.

S U Z A N N E .

Mais le temps suit; le duc, toujours affermi dans sa résolution, ne consentira jamais à notre hymen, et il ne nous restera pas même l'espoir du bonheur.

D ' A U B I G N É .

Que dites-vous? nous séparer! non, monsieur le duc n'est pas capable de cet excès de barbarie, et si je le croyais..

S U Z A N N E .

D'Aubigné, point d'emportement; le duc revient, modérez-vous.

( 45 )

D'AUBIGNÉ.

Je m'éloigne pour vous obéir ; car je ne serais pas maître de moi. Je vais attendre le retour de Lahyre, et je connais si bien le Roi, que je salue d'avance madame d'Aubigné.

( Il sort. )

---

SCÈNE VIII.

SUZANNE, LA ROCHEFOUCAULT,  
DAMPIERRE, Seigneurs de la Cour.

LA ROCHEFOUCAULT.

Oui, messieurs, puisque vous le voulez absolument, je partagerai vos plaisirs.

DAMPIERRE.

Invités par Mlle. de Lezey, soyez les bien-venus.

LA ROCHEFOUCAULT ( à part ).

Quel parti prendre ?

DAMPIERRE.

Allons, je donne le signal de la danse.

LA ROCHEFOUCAULT.

Etourdi, vous voulez...

DAMPIERRE.

Danser, M. le duc... danser toute la nuit, chaque minute perdue est un vol fait au plaisir, et Mile. de Lezey qui nous a tous réunis, ne refusera pas de faire l'ornement d'une fête donnée pour elle seule.

SUZANNE.

Monsieur...

DAMPIERRE.

Vous acceptez ma main : les grâces et la folie sont l'âme de la danse.

( La porte du fond s'ouvre, on voit entrer Henri, en bottes et un fouet à la main. )

TOUS LES SEIGNEURS.

Le Roi!

*S C E N E I X.*

Les Mêmes, HENRI.

*Tout le monde s'incline ; Suzanne va pour se jeter aux pieds du Roi ; il la relève.)*

SUZANNE.

Ah ! sire.

HENRI

Relevez-vous, aimable Suzanne. Vous voyez, M. le duc, que j'arrive sans cérémonie ; vous ne vous attendiez pas à me voir ?

LA ROCHEFOUCAULT.

Non, sire, je ne me croyais pas destiné à cet honneur.

HENRI.

Il me paraît que c'est ici le temple du plaisir et de la gaité : je ne devrais pas m'en étonner, en voyant le premier étourdi de mon royaume.

DAMPIERRE.

Oui, sire ; dans les bras de la folie j'attends les ordres de Mars.

HENRI.

Vous les recevrez bientôt.

SUZANNE (à part).

A-t-il reçu ma lettre ?

HENRI.

Je dois vous remercier, M. le duc, d'une réception aussi flatteuse !

LA ROCHEFOUCAULT.

Sire...

HENRI.

On m'avait dit que retiré dans vos terres, vous y viviez en sage, loin de tous les plaisirs ; mais, je le vois, on m'avait trompé.

LA ROCHEFOUCAULT

Je puis assurer à votre majesté....

HENRI.

Des hermites comme vous et Dampierre ne sont pas des

hommes tout-à-fait perdus pour la société. On peut encore espérer vous guérir de votre misanthropie.

L A R O C H E F O U C A U L T.

Ma surprise...

D A M P I E R R E ( à part ).

Ce pauvre duc , c'est charmant !

H E N R I .

En entrant dans ce château , j'ai vu partout des danses , partout j'ai entendu des chants d'allégresse.

D A M P I E R R E .

Vous vous êtes mis au milieu de votre peuple.

H E N R I .

Tout ici respire le luxe , la gaité brille dans tous les regards. Ah ! M. le duc , je ne savais pas que vous eussiez autant de goût , que vous entendissiez si bien les détails d'une fête. La première que je donnerai sera dirigée par vous , ou du moins j'espère que vous ne me refuserez pas vos conseils. J'ai à ce qui paraît choisi le bon moment pour vous faire ma visite ; ou plutôt , si vous voulez être de bonne foi , vous m'attendiez ?

L A R O C H E F O U C A U L T .

Sire , je vous jure que je ne suis nullement l'ordonnateur de cette fête , et que j'ignore encore à qui nous devons le bonheur de vous posséder parmi nous.

H E N R I .

A une femme charmante , à l'amie du brave d'Aubigné , à mademoiselle de Lezey.

S U Z A N N E .

A moi , sire ?

H E N R I .

Oui , charmante Suzanne : instruit par le courier que vous m'aviez envoyé , de votre départ pour ce château , j'ai sur-le-champ donné des ordres pour que vous y fussiez reçue de la manière la plus aimable ; une invitation a été faite en votre nom à toutes les personnes rassemblées ici , à d'Aubigné lui-même. Votre lettre m'a vivement intéressé ; les égards qu'on doit à la beauté , à la vertu , mon amitié pour un sujet fidèle , un brave militaire , les soupçons qu'on s'était permis d'élever sur l'attachement que je lui porte , sur le contenu de ma lettre , sur ma signature qu'on devait

bien connaître, tout m'a engagé à vous apporter moi-même une réponse qui doit nous rendre le bonheur et vous offrir un époux dans l'ami de votre Roi.

SUZANNE.

Quoi ! sire, M. d'Aubigné...

HENRI.

Va aujourd'hui même recevoir votre main ; vous voyez que j'ai tout disposé pour ce mariage.

DAMPIERRE.

O mon Roi, d'Aubigné est digne de son bonheur !

HENRI.

Dampierre, vous étiez son rival.

DAMPIERRE.

Sire, j'ai toujours été son ami.

SUZANNE.

Mais le consentement de mon oncle ?

HENRI.

Est nécessaire, et je me charge de l'obtenir.

LA ROCHEFOUCAULT.

Vos ordres.....

HENRI.

Je n'ordonne rien ; dans une circonstance pareille votre autorité est au-dessus de la mienne, des prières et des raisons, telles sont les armes que je veux employer pour vous combattre. Dites à d'Aubigné que son Roi l'attend en ces lieux. *( Dampierre sort avec Suzanne. )*

---

## SCENE X.

HENRI, LA ROCHEFOUCAULT.

HENRI.

M. le duc, parlons avec franchise ; quel motif vous fait refuser l'alliance de d'Aubigné ?

LA ROCHEFOUCAULT.

Sire, sa naissance.....

HENRI.

Laissons sa naissance, parlons de ses vertus.

LA ROCHEFOUCAULT.

Sire, je les connais.



H E N R I.

Et vous pouvez hésiter un instant à l'unir à votre nièce ? Ils s'aiment , il serait cruel de les séparer. Ah ! M. le duc, vous ne voudriez pas user de vos droits pour faire le malheur de votre pupille : auprès d'elle vous remplacez un père , ayez son indulgence et sa bonté. Je sais qu'il est quelques raisons à m'opposer , permettez-moi de les détruire : d'Aubigné est d'une naissance moins élevée que la vôtre ? son courage l'immortalisera ; il est pauvre ? mes bienfaits le suivront partout ; il est prodigue ? non il est généreux ; il a des dettes ? mes coffres lui sont ouverts ; il est satyrique ? c'est en vivant près de moi qu'il a appris à dire la vérité ; il est exilé ? mon palais est sa demeure ; disgracié ? demain il commandera mes armées. Eh bien ! M. le duc, suis-je venu à bout de lever toutes les difficultés ? En cédant aux vœux de votre Roi, aux desirs de l'amour, vous ferez des heureux ; et, croyez-moi, c'est la plus douce jouissance ; la fuir c'est se priver du premier, du plus grand des plaisirs.

L A R O C H E F O U C A U L T.

O mon roi ! qui résisterait à ce langage touchant et paternel ?

H E N R I.

Ils seront donc heureux !

M I C H E L ( *en dehors* ).

On n'entre pas !

N I C O L E.

Et je vous dis moi que j'entrerai.

L A R O C H E F O U C A U L T.

Quel est ce bruit ? ( *Nicole entre.* )

## S C E N E X I.

HENRI, LA ROCHEFOUCAULT,  
NICOLE.

N I C O L E ( *entrant* ).

Ah ! monsieur le duc, mille pardons si j'osons interrompre un moment votre seigneurie.

L A R O C H E F O U C A U L T ( *avec humeur* ).

Bonne femme, prenez donc garde.

N I C O L E.

Pardon ; excuse, M. le courier ; mais c'est que voyez-vous, je suis si partroublée !...

*Henri IV et d'Aubigné.*

HENRI.

Remettez-vous, ma bonne.

NICOLE.

M'est avis que c'est monsieur qu'est le courier de sa majesté ?

LA ROCHEFOUCAULT

Vous vous trompez.

NICOLE.

Oh que nenni ! je venons de le voir passer, et comme on nous a dit que M. le courier précédait sa majesté notre bon roi, qu'allait descendre chez vous, j'ons fait dresser bien vite ce placet que j'avons l'honneur de prier votre seigneurie de vouloir bien présenter à sa majesté.

LA ROCHEFOUCAULT (*regardant le Roi*).  
Je n'ose....

HENRI.

Chargez-vous-en, M. le duc, c'est un plaisir de plus que le Roi vous devra.

NICOLE.

Ou daignez me permettre de me blottir dans un coin de votre salon, afin de le donner moi-même à ce bon Roi... ça me procurera le bonheur de le contempler à mon aise.

HENRI.

Vous desirez donc le voir ?

NICOLE.

Ah ! si je le désirons ? j'en mourons d'envie, et si j'avions été plus riche y a long-temps que j'aurions fait le voyage de Saint-Maixens, tout exprès pour cela.

HENRI.

Mais peut-on savoir ce que contient votre placet ?

NICOLE.

Si M. le duc veut vous le donner, vous pouvez le lire.  
(*La Rochefoucault le donne au Roi.*)

HENRI (*lit*).

« A sa majesté le Roi de France. » Il n'est encore que Roi de Navarre...

NICOLE.

Ne vous étonnez pas d'ça ; not' magister, qui s'mêle un brin de sorcellerie, dit que ça ne peut pas tarder.

HENRI.

J'en accepte l'augure. (*Il continue de lire.*) « Sire,

l'exposante est la veuve de Jean Dumont, caporal au régiment du duc de Béthune ; c'brave homme a eu l'honneur de mourir en sauvant les jours de votre majesté. »

N I C O L E.

Oui, monsieur, il a eu l'honneur de recevoir dans la poitrine une balle, qui allait atteindre le Roi.

H E N R I.

Elle dit vrai... il est mort à mes pieds. Brave femme, Henri ne vous oubliera pas.

N I C O L E.

Il est si bon !

H E N R I.

Il est juste !

N I C O L E.

Vous espérez donc, vous, monsieur, qui êtes de la cour, que mon placet sera bien reçu, et que mes pauvres petits enfans ..

H E N R I.

Le Roi leur servira de père... C'est une dette qu'il s'empressera d'acquitter. Peut-il trop payer de telles marques d'amour ?

N I C O L E.

Eh ! qui ne l'aimerait pas ; qui ne donnerait pas sa vie pour un si bon prince ? Quand on veut, chez nous, citer à-la-fois le modèle du courage, de la bonté, de la bienfaisance, de toutes les vertus enfin, le nom de not' souverain est le seul qu'on emploie.

H E N R I.

Que ces louanges sont douces !

L A R O C H E F O U C A U L T.

Et qu'elles sont méritées !

H E N R I.

Bonne et respectable femme (*lui présentant sa bourse*), prenez, prenez cet or en attendant...

N I C O L E.

Monsieur...

H E N R I.

C'est moi que le Roi charge ordinairement du soin de répandre ses bienfaits... Prenez, il ne saurait mieux les lacer.

---

SCENE XII.

Les Mêmes, D'AUBIGNÉ, SUZANNE,  
DAMPIERRE.

DAMPIERRE (à d'Aubigné).

Venez, venez, mon cher d'Aubigné! le Roi lui-même a voulu plaider votre cause auprès de monsieur de la Rochefoucault.

HENRI.

Et la gagner.

D'AUBIGNÉ.

Sire...

NICOLE.

C'est le Roi!... (*Elle se jette à ses genoux.*) Ah! sire, pardon, pardon; si je vous ons manqué de respect ce n'est pas not' faute, c'est celle de votre habit.

HENRI (*la relevant*).

Relevez-vous, un tel hommage n'appartient qu'à Dieu.

D'AUBIGNÉ.

Des Rois tels que vous, en sont la plus parfaite image!

HENRI.

(*A Nicole.*) Bonne mère, votre pension vous sera payée, à compter du jour où vous avez perdu votre mari. (*A la Rochefoucault.*) J'ai votre parole? (*A d'Aubigné, lui remettant ses billets.*) Voici mon présent de noces. (*A Suzanne.*) Voilà votre époux.

D'AUBIGNÉ.

Quoi, sire... c'est la seconde fois que vous payez mes...

HENRI (*bas*).

Taisez-vous donc... On vous entend.

---

SCENE XIII.

Les Mêmes, MICHEL.

MICHEL.

Ah! M. le duc, les habitans des hameaux voisins, et les militaires cantonnés dans les environs, accourent de toutes parts, et demandent à grands cris la permission de se jeter aux pieds de notre bon Roi.

H E N R I .

Qu'ils entrent!... qu'ils entrent tous!... Un père est toujours si bien au milieu de ses enfans!

---

*S C E N E D E R N I E R E .*

Les Précédens, PAYSANS, SOLDATS.

*( Tout le monde entoure et presse le Roi. )*

L A R O C H E F O U C A U L T .

Sire , comme ils vous entourent! comme ils vous pressent!

H E N R I .

Vive Dieu ! M. le duc , demandez à d'Aubigné... un jour de bataille, ils me pressent bien davantage!

*C O U P L E T S :*

*Air : Vive Henri IV.*

T O U T L E M O N D E .

Vive Henri quatre !  
Vive ce roi vaillant!  
Vive Henri quatre!  
Vive ce roi vaillant!  
Ce diable à quatre  
A le triple talent  
De boire et de battre ,  
Et d'être un verd galant.

L A R O C H E F O U C A U L T .

Vive Henri quatre!  
Ce nom cher aux français ,  
S'il faut combattre ,  
Est garant du succès :  
Ce nom auguste ,  
Sera dans tous les temps ,  
Et l'appui du juste  
Et l'effroi des tyrans.

D A M P I E R R E .

A la folie ,  
A la gloire , aux amours ,  
Donnant sa vie ,  
Il trouvera toujours ,  
Amant des belles ,  
Modèle des guerriers ,  
Très-peu de cruelles ,  
Et beaucoup de lauriers.

## H E N R I.

Dieux de la terre,  
 Conquérons couronnés,  
 Qui vantez plaire  
 Aux peuples étonnés :  
 Dans leur mémoire  
 Vivez avec honneur ;  
 Moi, je mets ma gloire  
 A vivre dans leur cœur.

## D' A U B I G N É.

Pour nous conduire  
 S'il faut des rois vaillans  
 Dont on admire  
 Les vertus, les talens,  
 Dont la clémence  
 Soit chère aux nations,  
 Le trône de France  
 Appartient aux *Bourbons*.

## U N E J E U N E F I L L E.

Puisque la France  
 Veut un Roi généreux,  
 Dont la prudence  
 Rende le peuple heureux ;  
 Digne du trône  
 Où tous nous l'appelons,  
 Offrons la couronne  
 A l'aîné des *Bourbons*.

## T H É O D O R E.

Fleur tant chérie,  
 Le Lis n'est pas tombé ;  
 Un souffle impie  
 En passant l'a courbé ;  
 Mais de sa sève  
 Il sort des rejetons,  
 Le Lis se relève  
 Au souffle des *Bourbons*.

## M I C H E L.

Vive Henri quatre !  
 Grâce à ses grands travaux,  
 J'mang'rons comme quatre,  
 Et j'dis de bons morceaux,  
 Puisque sans peine,  
 J'pourrons, exempts d'impôt,  
 Quinz' jours par semaine,  
 Mettre la poule au pot.

( 55 )

SUZANNE ( *au Public* ).

Dans l'allégresse  
Des jours où nous vivons,  
Avec ivresse  
Nous chantons les *Bourbons!*  
Craindre est chimère ;  
On doit croire au succès,  
Puisque le parterre  
Est rempli de Français.

VIVE LE ROI!

*F I N.*